



Rencontre avec le musicien **Safy Boutella** Un artiste modestement **génial**

Lorsqu'on ne connaît pas une personne, on imagine à son sujet des tas de choses, bonnes ou... moins bonnes. C'était un peu le cas avec Safy Boutella, tant il a fait, il y a quelques années, les gorges chaudes d'une certaine presse.

Cependant, la rencontre que nous avons eu avec lui, a effacé d'un seul revers de la main tous les préjugés et, nos convictions à propos de sa grandeur d'âme, de sa générosité et surtout de son talent, en sont sorties renforcées.

Comme quoi, il ne faut croire que ce que l'on voit ou entend et ne jamais donner foi aux mauvaises langues.

Par Alyssa B.

Discuter avec lui, même pendant des heures, est un plaisir immuable tant l'homme se confond avec l'artiste et le père avec le citoyen, fier de ses racines algériennes. Safy Boutella fait partie de ces rares personnes à être complètement elles-mêmes. Comme sa musique, il est unique. C'est un artiste modestement génial qui s'est dévoilé sans chichis ni fioritures. Ensemble, nous avons abordé une foultitude de sujets, de la musique en particulier, à la culture en général, il a donné un avis très objectif, n'hésitant pas à user de termes mordants pour frapper les esprits.

Un concert événement reporté sine die

Si depuis «La source», une fresque musicale et chorégraphique gigantesque, présentée au stade du 5 juillet en 2001, il est resté absent de la scène algérienne, Safy Boutella n'en demeure pas moins très productif. Sa tête bouillonne toujours de projets, tout aussi lumineux que géniaux. «Je suis actuellement à Alger pour veiller aux préparatifs d'un concert événement «El Baraka», marquant mes 25 années de carrière. J'espérais être fin prêt au mois de juin dernier, malheureusement, j'ai dû le reporter à une date ultérieure faute de moyens. En fait, je me suis rendu compte qu'il n'y avait pas vraiment de salles adéquates. Quant au son et à la lumière, ils ne me convenaient pas.

À travers ce concert qui verra la participation de 34 musiciens et de grands amis artistes comme Khaled ou Djamel Allam, je veux proposer un spectacle grandiose au public algérien d'où sera exclue toute médiocrité. J'estime que j'ai un label de qualité à respecter et je me dois d'honorer un quart de siècle de carrière. Mon souhait est aussi de produire un album puis de faire une tournée à travers le pays, afin que beaucoup de jeunes puissent partager avec moi ce moment de célébration mais là encore, tout dépendra des moyens dont je pourrais disposer». Il ajoutera : «j'ai pris attache avec le ministère de la culture pour solliciter son aide, de même que j'ai déposé des dossiers de sponsoring au niveau d'une centaine d'entreprises mais les réponses que j'ai reçues jusqu'à présent sont timides. Je crois que l'exemple donné avec mon parcours est très positif pour les jeunes et j'espère que l'on fera quelque chose pour l'honorer».

Pourtant, et en l'état des choses, des amis lui ont proposé de l'organiser en France, en Tunisie ou même au Maroc. Chose qu'il a refusée: «Je veux que cela se fasse dans mon pays. Je souhaite aller à la rencontre de la jeunesse algérienne et je ne désespère pas d'y parvenir. Vous savez, tous mes projets ont été une torture, d'un point de vue organisationnel, pourtant, je ne me suis jamais découragé».



«Si on mettait dans chaque foyer un instrument de musique, il y aurait au moins un membre qui en jouerait. Ouvrir les jeunes sur la chose culturelle, aurait pu nous épargner l'ère de violence que nous avons traversée...»

«Un pays sans culture, c'est...»

En fait, et selon l'artiste, tout ceci renvoie à l'importance que l'on accorde à la culture en Algérie. «Je conçois que dans le pays on ait d'autres priorités mais la culture doit, elle aussi, figurer au chapitre des nécessités. Il s'agit de veiller et de participer à l'épanouissement et à l'ouverture d'esprit de tout un peuple. Notre société a tout connu en terme de mal vie et de malheur. Aujourd'hui, on n'a pas le droit de lui proposer le même itinéraire. En 40 ans, nous aurions pu faire des miracles dans le domaine de la culture. Mais honnêtement, je ne comprends pas que ça ne bouge pas plus à ce niveau». Reprenant à son compte l'adage : «La musique adoucit les mœurs», Safy Boutella dira que «si on mettait dans chaque foyer un instrument de musique, il y aurait au moins un membre qui en jouerait. Ouvrir les jeunes sur la chose culturelle, aurait pu nous épargner l'ère de violence que nous avons traversée.

Un artiste est quelqu'un de sensible. Il ne peut donc jamais être violent. Il est, par conséquent, nécessaire de se réconcilier, se rapprocher et se réapproprier notre culture». Rappelant qu'en 1984 il a été sollicité par le ministère de la culture afin d'établir un état des lieux sur la musique et la chorégraphie en Algérie, Safy Boutella dira avoir «rédigé un rapport exhaustif mais il n'a pas été pris en considération. Aujourd'hui, 20 ans après, il est toujours d'actualité car rien n'a changé. J'ajouterai que sans culture, on ne bâtit pas un pays». Pour notre art, nous paraphaserons Paul Laugero qui dit : «La culture est salvatrice, parce qu'elle est irremplaçable pour ouvrir les esprits, les rendre plus tolérants et aussi les distraire».

Une carrière, des rencontres...

Intervenant sur sa foisonnante carrière artistique, Safy Boutella avouera qu'il a eu la chance de grandir dans un environnement enclin à la chose culturelle. «Lorsque

j'étais enfant, je me rappelle que mon père - qui était militaire - me disait souvent, si on ne crée pas, on est rien. J'ai ainsi, retenu des phrases clés. Celle-ci n'a jamais quitté mon esprit. C'est pourquoi, lorsque j'ai commencé à faire de la musique, j'avais tout de suite envie de faire autre chose.

J'étais animé par une curiosité et un intérêt pour les musiques, qualités que l'on ne retrouve presque plus chez les jeunes d'aujourd'hui. L'avantage, c'est que j'ai vécu dans les années 70 tout l'apport de la créativité musicale : jazz, classique, même la variété. Et donc, même avant d'aller faire des études de composition aux Etats-Unis en 1975, j'avais envie de créer une musique nouvelle. Après ma formation, on m'a proposé de rester à Boston pour enseigner au sein de l'école mais je n'avais qu'une seule envie, c'était de revenir au pays et d'inventer quelque chose.

Pourtant, à mon retour en 1979, les gens ne voulaient pas de moi, on me regardait de travers. On ne m'a pas mené la vie facile. J'ai alors travaillé sur les musiques de films, ce qui m'a permis de tâter le terrain. Et en 1981, deux ans plus tard, j'ai donné mon premier concert à l'Atlas, où il y avait ce mélange de chaâbi, de aâlaoui etc... J'ai ainsi commencé mes expériences à l'époque et je crois que je suis né comme ça et je ne suis pas autre chose que ça.

J'ai, depuis toujours, continué en m'inventant. On m'a donné des opportunités, comme ce fut le cas avec Hocine Senoussi qui m'a demandé de faire quelque chose pour l'inauguration de l'Oref. J'ai ramené des touaregs du sud et j'ai proposé une musique différente. Elle n'était pas commerciale du tout mais «Fateh» a été une réussite.

J'ai également effectué mon service militaire au Haras El Djoumhour. Là encore, j'ai donné une autre dimension à ma musique, à travers des rencontres, des événements, notamment les Jeux Méditerranéens».